

Le climat, le taudis la sous-alimentation font du Nord-Africain la victime toute désignée du « B. K. »

DERRIERE la voie ferrée, à deux pas de Châteaucreux, s'alignent de tranquilles jardins... Quelques carrés de légumes, une cabane à poules et à lapins. Quoi de plus français, de plus accueillant ? (1).

Stéphanois, n'allez pas là-bas... C'est une dangereuse promenade. Vous pourriez être tentés de prendre une allée entre les barrières et vous arriveriez fatalement au ghetto que nous avons visité... Et croyez que l'on peut trouver mieux comme itinéraire touristique !

Des branches sont tombées par là et des petits pavillons il ne reste que des murs noirs, des planches effondrées. Notre imagination occi-

Une enquête de Roger PERRIN

dentale se refuse à penser que dans ces ruines un peuple a élu domicile, et pourtant, ça et là, entre les tas de pierres, s'élèvent des colonnes de fumée.

Il n'y a pas de fumée sans vie..., mais quelle vie trouve-t-on autour des poêles ramassés au dépotoir !

Voici le palais de ce « bidonville » : un rez-de-chaussée presque intact, fermé par une vraie porte.

Avec un tranquille sans-gêne nous avons franchi l'huis et pénétré une intimité misérable, qui aurait plus qu'une autre voulu rester secrète. Mais aucun des deux hommes qui étaient là n'a osé nous questionner pendant que du regard nous sondions leur abîme.

Dans cet antre de 3 mètres sur 3, un grand lit tient toute la place... Un lit sans sommier, écrasé de la fatigue de tous ceux qui s'y relaient, car les deux qui sont là sont des chômeurs qui gardent la « maison » et préparent la soupe. Combien vivent-ils ici ? Six ou huit ? A tour de rôle, sans doute, ils dorment à trois sur le grabat... Ils font « poste » aussi pour le repos.

Nous renonçons à décrire leur « logis ». D'ailleurs autant que nous chargeons le tableau nous serions au-dessus de la vérité.

Que dire alors de ce que nous avons vu après : des dessous d'escalier fermés par des chiffons, de vieilles guinbardes aménagées pour recevoir cinq ou six dormeurs...

Pouvons-nous concevoir que les habitants de ces réduits, sont enviés par ceux qui chaque soir doivent se mettre en quête d'un gîte et qui finissent par payer 50 francs le droit de s'allonger sur le parquet d'un café maure du cinquième arrondissement.

Tel tenancier fait ainsi une copieuse recette en permettant à une quarantaine de ses corréligionnaires de rester sous son toit... et chaque matin ils doivent dire merci.

Solutions partielles

Ce n'est certainement pas de galeté de cœur que les Pouvoirs publics acceptent cet état de fait, mais la crise du logement est générale et l'on a vite atteint le fond des ressources.

La seule réalisation officielle est pour l'instant le Centre d'hébergement de la cité des Rosiers. Dans une dizaine de baraques de bois édiées pour les sinistrés des bombardements ils logent officiellement cent trente-cinq. Officiellement, car, la nuit venue, malgré la surveillance, — oh ! pas trop féroce ! — chaque chambre abrite plusieurs cousins ou « pays » déshérités. Ceux qui logent là sont les « privilégiés ». Ils sont intégrés dans l'ordre social et si encore ce n'est qu'un pis aller nous pouvons passer sans rougir devant le centre.

La meilleure preuve de bonne volonté des Pouvoirs publics se trouve à Villars. Dans les carrières de Bois-Marzil s'achève actuellement la construction d'un centre modèle qui pourra recevoir deux cent quarante locataires. La formule en est, semble-t-il, particulièrement adaptée aux besoins.

Sur 120 mètres de façade et sur deux étages s'alignent des blocs de trois pièces, dont chacune pourra recevoir trois locataires. Une pièce commune, munie de plusieurs réchauds à gaz, servira de cuisine et une autre contiendra les installations sanitaires.

Cette réalisation, financée par la Caisse nationale de Sécurité sociale, constitue bien l'exemple-type de ce que l'on peut et l'on doit faire pour nos concitoyens musulmans.

Mais, là encore, des inquiétudes viennent aux réalisateurs : les travailleurs viendront-ils volontiers dans ce foyer modèle, mais dont la location s'élèvera sans doute à 1.500 ou 1.800 francs contre 1.200 francs au centre des Rozières ? Tant il est vrai que leur soin majeur est d'épargner sur leurs maigres salaires.

Enfin, ces deux cent quarante places ne pourront résoudre le problème du logement.

La solution que le « contrôle social » encourage est le logement à l'entreprise. Il y a ainsi dans la Loire soixante entreprises qui logent mille cinq cent trente-neuf Nord-Africains.

Les houillères ont depuis longtemps retenu la formule de la chambre à quatre lits avec une cuisine par chambre, qui satisfait pleinement les bénéficiaires.

Ainsi groupés par famille, par pays d'origine, ils constituent une cellule avec bourse commune pour les frais et la nourriture.

Leur alimentation, à base de farines et de légumes secs, leur revient à 150 francs par jour. Nous avons été stupéfaits de l'apprendre. C'est à ce prix seulement que le père ou la femme reçoit régulièrement l'argent.

Les ménagères savent qu'en matière de cuisine les miracles n'existent pas. On n'a jamais rempli une marmite sans bourse déliée.

« Mais ils sont très frugaux, vous dit-on avec une paisible inconscience. Ils sont habitués depuis toujours à manger très peu ; une soupe et du pain leur suffisent... »

Soit, il ne mange pas beaucoup chez lui, mais ici il doit travailler, et à ceux qui admirent la frugalité du Nord-Africain le phthisiologue répondra :

« La tuberculose chez le Nord-Africain travaillant en France a pris une telle ampleur que la Société française de la tuberculose a consacré à ce problème nouveau une de ses séances.

« Sur 6.749 lits destinés aux tuberculeux hommes dans la région parisienne, 1.012 sont occupés par des Français musulmans. Tenant compte du fait que les Nord-Africains ne constituent que 2 % de la population de la région parisienne et qu'ils occupent 15 % des lits, la Faculté a dû conclure que la « morbidité tuberculeuse » est sept fois plus élevée chez eux que chez les métropolitains.

« Dans le service spécial de Bellevue, on a atteint sensiblement la même proportion avec dix-huit Nord-Africains sur quatre-vingt-dix malades.

« Le médecin-chef du service de phthisiologie de l'hôpital de Bellevue consacre depuis de longues années une grande part de son activité à les soigner, et le phénomène n'a rien de surprenant pour lui.

« Depuis le statut de 1947, aucun contrôle médical n'est fait au départ et déjà un certain pourcentage arrive en France avec des cavernes qui n'ont jamais été décelées. Ceux-là ne seront pas depuis un mois sous notre climat qu'il faudra les hospitaliser. Mais le problème n'est pas là.

« Travaillant beaucoup, se nourrissant à peine, logé dans des taudis dans une promiscuité bien propice à la contagion, privé de soleil, dépaysé, vêtu légèrement, le Nord-Africain est une proie toute désignée pour le B. K., le bacille tuberculeux, auquel il est d'ailleurs plus vulnérable que l'Européen. »

« Il n'est pas rare, nous a dit le praticien, de voir arriver un à un, à peu de temps d'écart, tous les habitants de quelque taudis surpeuplé... »

Le malheur veut que, fataliste, le malade ne se déclare que trop tardivement et le dépistage est fort difficile. On avait un certain temps « filtré » médicalement les migrations, mais ce contrôle ne reposant sur aucune base légale, il a bien fallu l'abandonner. Les occasions sont les visites médicales passées à l'embauche, à l'entrée dans un foyer ouvrier nord-africain, ou les examens de santé de la Sécurité sociale.

Fort heureusement ils sont fréquemment atteints de tuberculose sèche et la streptomycine donne sur eux d'excellents résultats. Ainsi un bon nombre peut être sauvé.

Avant la streptomycine, le taux de mortalité des Nord-Africains effrayait les phthisiologues.

Mais le traitement n'est pas fa-

cile à leur appliquer. Il faut au médecin user d'une infinie patience pour faire comprendre à son malade la nécessité de rester allongé alors « qu'il n'a plus mal » et mieux que la sana la convalescence au pays est le meilleur moyen de le tirer d'affaire.

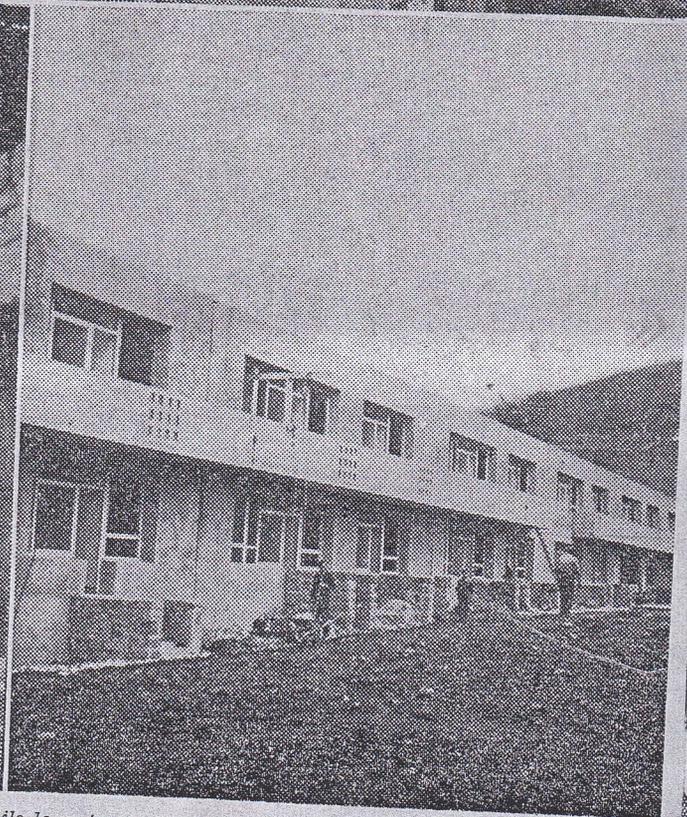
Il n'est pas de notre compétence de faire une enquête médicale, mais de nos très superficielles observations il ressort que la tuberculose est très fréquente et sous une forme grave parmi les travailleurs musulmans.

Cela tient moins au « terrain » favorable qu'ils offrent au B. K. que de leurs conditions de vie et là nous sommes ramenés au problème général dont la solution est plus sociale et administrative que médicale.

(A suivre.)

(1) Voir *Le Progrès de la Loire*, depuis le 3 novembre.

Prochain article :
**LA SOLUTION VERITABLE
EST L'EQUIPEMENT
DE L'ALGERIE**



De gauche à droite et de haut en bas : le chômeur garde la maison où ils logent une demi-douzaine ; on y accède par un escalier sans marches ; c'est là presque un village, dans ces bicoques pas une place n'est perdue ; la façade du nouveau foyer du Bois-Monzil

MOI NON PLUS.

Un
LE M
LE LI
Ou,
déjà
Jorsd
L'ex
Les n
parc
UN
prof
on
voit
un
rec